



Yves Boudier

Du liebes Kind, komm geh' mit mir!¹

August de Christa Wolf
traduit de l'allemand par A. Lance et R. Lance-Otterbein
(Bourgois, 2014)

L'année 1946 comme ligne de départ, un orphelin de huit ans, une jeune fille de seize, un château devenu sanatorium de campagne, un pays divisé puis réuni, une bonne pincée de chance : voici les dés et le parcours de ce jeu en spirale où la mort a imprimé plusieurs cases, dont celle que personne ne saura refuser, l'ultime. Ainsi le lecteur entre-t-il dans un labyrinthe sentimental, déroutant et profond comme tout amour d'enfant : il découvre avec *August* un court récit serré entre les mains d'une écrivaine dont nous pleurons aujourd'hui la disparition et qui nous a donné là un des derniers éclats de son été 2011, discrète et nécessaire ponctuation d'une vie.

Ces quelque cinquante pages sont une leçon d'écriture sur la genèse du personnage dans le récit. Se fondant, quasiment au sens d'une archéologie du quotidien, sur le souvenir d'une enfance en douleur, Christa Wolf fait apparaître, au-delà de tout fantasme rétrospectif fasciné, un être auquel elle prête une vie, plus encore une reconstruction des sentiments dans l'épreuve des jours et des nuits au fil d'années particulièrement sombres. L'écriture révèle les cheminements d'une existence, ces ruptures banales et rituelles du lent vieillissement rivé aux événements de l'ordinaire des jours, paradoxalement vécus dans un bonheur sans excès, comme mesuré par la modestie des paroles échangées, des jours presque heureux bien qu'ils furent d'une grande violence dans le sillage tourmenté d'une guerre, certes finie sur le théâtre des combats, mais perdurant dans les cœurs et les esprits. En sommes-nous aujourd'hui encore tout à fait réchappés ?

La singularité discrète de ce récit tient au fait que la construction du personnage d'August se nourrit du souvenir réel et partagé d'un temps et d'un lieu, matière de laquelle l'écrivaine à l'œuvre naît elle aussi et s'implique sous le nom romanesque de Lilo, (un surnom pourtant courant en Allemagne, qui fut celui par exemple de la mère de Rainer Werner Fassbinder), petite fille grandissant elle aussi page à page, figure sororale et presque maternelle, tenant pour ainsi dire par la main le destin ordinaire d'un petit garçon dont le regard porté sur son univers d'alors croise celui de Lilo, mais plus profondément le traverse et s'écrit dans celui de Christa, l'auteure mnémosyne.

Certes, si le *Château des mites* est une *Montagne magique* comme en minuscule, August n'est ni Hans Castorp ni le cousin Joachim, pas plus que Lilo ne s'épanouira en une Clawdia Chauchat. August ne connaîtra pas sa nuit rêvée de neige. Le château sanatorium demeure un lieu de claustration et de soins ordinaire, un lieu peu défini dans son invraisemblance historique, où circulent ces figures enfantines et féminines qui hantent toute mythologie des zones parallèles ou des enfers, Érinyes et Euménides à la fois sauvages et salvatrices. On s'y retrouve après la tourmente. On y vit, on y vivote plutôt, à l'écoute de ses poumons rongés. On y meurt en silence, comme disparus dans

l'ombre, happés par la nuit. On y devient, corps éteint, l'objet de rituels nocturnes profanatoires. Mais le plus souvent on y survit, on y reconquiert une identité, on y chante et conte des histoires, on se regarde au sortir d'une enfance dont on ne peut vivre que ce que les yeux ouverts sur l'instant, le quotidien, offrent de tangible pour échapper aux ténèbres tangentés.

August, sans conscience du dialogue secret que l'écrivaine clown blanc (donc savante, comme l'on dit des fées qu'elles savent, elles les « *sages femmes* », les parturientes du texte) entretient avec lui, devient le parangon de l'enfance orpheline, à l'image de « l'auguste », sidéré, étonné et exclu d'une conscience critique autorisant ces éclats de vérité qui guident et empêchent parfois un sujet fragilisé de tomber ou d'être rattrapé par les angoisses qui engendrent la répétition aveuglée d'un destin sans origine heureuse. Est-ce l'écriture qui sauve l'enfant grandi, la plume au poing serrée et le corps couché sur la page noircie par l'encre salvatrice et rédemptrice des blessures grises de la violence d'un siècle de mort ? Mais, comme le pensait Valéry, serait-ce s'empêcher de vivre que d'être toute conscience ? August grandit, rencontre et se marie, conduit sa vie prudemment comme son car de tourisme, bavarde avec sa proche voisine de route, heureux de rendre heureux, excursion après excursion, les voyageurs d'un jour. Que sait-il que Lilo ne put dire, que Lilo préféra taire, qu'ils ont choisi tous deux, sans en avoir jamais parlé, peut-être même jamais pensé, de garder pour soi dans un cœur que seul un autre, mais lui choisi, pourra partager ?

Apparaît alors Gerhard Wolf, qui ne peut entrer dans les cercles infernaux d'une jalousie rétrospective, si courante dans un couple, car à la fois le personnage de Lilo et son dédoublement en la personne réelle de Christa, femme indéfectiblement aimante et aimée, ont su le préserver en ne lui cachant rien de ce jeu d'amours enfantines impossibles dès leur principe, mais qui ont continué de nourrir une heureuse pulsion, la pulsion de l'amour « d'une vie », ce temps de long partage où, proche du terme commun à tous et irréversible, chacun d'entre nous, et plus encore peut-être les enfants grandis dans les lisières de la mort guerrière, savons l'inéluctable venue et nous disposons, bon an mal an, à y consentir.

La conclusion appartiendra à Gerhard Wolf, à qui le texte est dédié et qui en postface souligne que « *l'authentique se prolonge dans la fiction* » avant de citer Rilke. Comme souvent en pareil récit, tout tient en quelques vers, quels que furent ou seront leurs destinataires au-delà de l'auteure, depuis August « *l'homme chéri* », la mère et le père disparus, Hannelore, Klaus, Anneliese ou Lilo, jusqu'à l'ombre de Trude peut-être... :

*Éteins-moi les yeux : je saurai te voir,
bouche-moi les oreilles : je saurai t'entendre,
et même sans pieds saurai venir à toi,
et même sans bouche t'invoquer encore.*

... Puis écouter, sublime consolation, *Le Voyage d'hiver* de Schubert, interprété par Jonas Kaufmann accompagné par Helmut Deutsch au piano.

¹ Du liebes Kind, komm geh' mit mir ! : *Cher enfant, viens, pars avec moi !* (in Johann Wolfgang von Goethe, *Le Roi des aulnes*, traduction de Charles Nodier, 1782).